

1787 : LA GRANDE RANDONNÉE DE LOUIS RAMOND

Par Gérard Bourdaud

En septembre 1797, Louis Ramond de Carbonnières (1755 - 1827), gravit le redoutable couloir de Tuquerouye et découvre, émerveillé, la face nord du mont Perdu. Son récit se termine par une formule passée à la postérité : « Du mont Blanc même il faut venir au mont Perdu : quand on a vu la première des montagnes granitiques, il reste à voir la première des montagnes calcaires ». Elle avait effectivement de l'allure, cette montagne, avec son glacier suspendu à trois niveaux, reliés par deux impressionnantes chutes de séracs, un spectacle maintenant révolu avec le changement climatique. Ramond attendra le 10 août 1802 pour gravir le mont Perdu, quatre jours après ses guides.

Ramond avait découvert les Pyrénées quinze ans plus tôt, presque par hasard, dans les soubresauts de la rocambolique affaire du collier de la reine. Il « entra en pyrénéisme » par un véritable exploit sportif : une randonnée de huit jours depuis Barèges jusqu'au glacier de Maladeta, soit près de 250 km, et 13 km de dénivelée positive. Il raconta son été 1787 dans un ouvrage intitulé : *Observations faites dans les Pyrénées pour servir de suite à des observations sur les Alpes, insérées dans une traduction des lettres de W.Coxe sur la Suisse*, édité à Paris en 1789, chez Belin. De ce livre, Beraldi dira simplement que « c'est l'acte de naissance des Pyrénées ».

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Louis Ramond de Carbonnières est né à Strasbourg de Pierre Bernard, originaire de Montpellier, et de Rosalie Eisentraut, Alsacienne d'ascendance allemande. Entre 1773 et 1777, il est étudiant à l'université de Strasbourg. « On voulait faire de lui un avocat, mais un goût très vif l'attirait déjà vers la physique et l'histoire naturelle » (A.Monglond). L'université bilingue de Strasbourg est alors un carrefour de la culture européenne. Goethe y a été étudiant (1770 - 1771). S'il est peu probable qu'il ait rencontré Ramond, ils ont en revanche un ami commun, le jeune écrivain Jakob Lenz (1751 - 1792), l'un des principaux représentants du mouvement littéraire *Sturm und Drang*. Initié par Lenz à la littérature allemande, Ramond publie en 1777 *Le Jeune d'Olban*, une imitation du *Werther* de Goethe.

Comme son double romanesque, Ramond connaît les affres des amours impossibles. En 1776, son

amie d'enfance Sophie Larcher, dont il est amoureux depuis leurs quinze ans, est mariée à un homme plus riche et plus âgé. Mais, contrairement à d'Olban, il ne s'abandonne pas à la mélancolie. Il part pour un long périple pédestre à travers la Suisse. C'est son premier contact avec la haute montagne.

En 1780, Ramond entreprit de traduire de l'anglais les carnets de voyage de William Coxe, mais en y ajoutant ses propres observations, qui représentent plus du tiers de l'ouvrage. Ces *Lettres sur la Suisse* furent un succès littéraire, les critiques se plaisant à souligner que les notes de Ramond étaient plus intéressantes que le texte de Coxe. Ce dernier en prit ombrage, et fit appel à un autre traducteur lors de la réédition de ses carnets.

La nouvelle notoriété de Ramond attira sur lui l'attention du cardinal-archevêque de Strasbourg, le prince Louis de Rohan, qui l'embaucha comme secrétaire particulier. Alsacien et trilingue, il avait les compétences requises. Dans l'entourage du cardinal, il fit connaissance de son second grand amour, Ursule Rilliet, née de Planta, de 13 ans son aînée.

Lors de l'arrestation du cardinal, quand éclata l'affaire du collier, Ramond fit en sorte que les documents compromettants disparaissent avant l'arrivée de la police royale. En novembre 1785, il se rendit en Angleterre, et en rapporta une preuve de vente des diamants du fameux collier. Après une année d'exil à l'abbaye de la Chaise-Dieu, le cardinal retrouva sa liberté de mouvement et, à l'été 1787, il alla prendre les eaux à Barèges. Dans sa nombreuse suite, la belle Ursule et notre jeune Louis...

La vie de Ramond fut dès lors celle d'un homme politique et d'un grand commis de l'État. Aussi habile à négocier les méandres de la vie politique que l'itinéraire vers le mont Perdu, il passa sans encombre d'un régime à l'autre, successivement : député en 1792, proche de Napoléon, qui le fit baron et préfet du Puy-de-Dôme, puis conseiller d'état sous la Restauration.

Ursule mourut à Vichy en 1792, désignant Louis Ramond comme exécuteur testamentaire, et lui léguant « son pot-à-l'eau d'argent ». Le nom de Ramond a été donné à la montagne de 3254 mètres, située au sud-est du mont Perdu - la benjamine des « Tres Sorores » de la toponymie

espagnole – et à une fleur endémique des Pyrénées, la *Ramonda myconi*, considérée comme un « fossile vivant ».

RAMOND À BARÈGES, ÉTÉ 1787

Le 2 août, Ramond gravit pour la première fois le pic du Midi de Bigorre. Depuis le sommet, il peut observer une grande partie des Pyrénées centrales. Il repère le proche sommet du Néouvielle et, probablement, le pic Long. Derrière ce groupe, il découvre le massif du Marboré, et son point culminant, le mont Perdu. C'est ensuite l'inévitable excursion au cirque de Gavarnie. Laissant ses compagnons, Ramond remonte, avec un guide, l'Échelle des Sarradets, jusqu'au pied du glacier de la Brèche. Il doit rebrousser chemin, car il est trop légèrement vêtu. Ils repartent le lendemain, mieux équipés (bâtons ferrés et crampons) et parviennent à la brèche de Roland.

Le 14 août, Ramond est à nouveau au pic du Midi, où il rencontre les géodésiens Reboul et Vidal, qui viennent d'évaluer son altitude. Il reçoit de Reboul un croquis de silhouette des Pyrénées, depuis le sommet du pic. Il peut identifier ainsi quelques-unes des cimes qui se dressent à l'orient : le Posets, les Gourgs-Blancs et la Maladeta. « Je résolu donc de me rendre, directement, aux sources de la Garonne, en traversant les différentes vallées qui m'en séparent ». Un habitant d'Esterre, Simon Guicharnaud, va lui servir de guide. Suivons-les, d'étape en étape (pour la commodité du lecteur, la toponymie est celle de 2021).

16 août : Barèges – Oo. Les deux hommes franchissent le Tourmalet, que Ramond décrit joliment comme « l'isthme qui lie le pic du midi aux montagnes méridionales ». Puis c'est Gripp, Payolle et la Hourquette d'Arreau – la route d'Aspin n'existe pas encore. Ils ne font que traverser Arreau et s'engagent dans le Louron. Deux autochtones soupçonnent Ramond d'être un déserteur cherchant à passer en Espagne. Cependant une aimable jeune fille de Vielle-Louron se propose de leur indiquer un pont sur la Neste, non sans leur avoir offert à boire. Ils gagnent ainsi la « belle route de Peyresourde ». Dans la traversée du Larboust, Ramond aperçoit les « sommets âpres et neigés qui dominent le port d'Oo ». Il n'en faut pas plus pour qu'il quitte la route de Luchon, et décide de passer la nuit à Oo. Du gîte qu'il trouve là, il dit sobrement que « jamais il n'y en eut un moins propre à réparer les fatigues d'une marche de dix-sept heures ».

17 août : Oo – Benasque. Avant l'aube, Louis et Simon entament la longue montée vers le cirque d'Espingo, accompagné par un guide local. Ils croisent un troupeau de mouton : « Le berger étoit occupé à faire son fromage de lait de brebis, aliment en soi-même fort peu agréable, et qui le devient encore moins ici, par l'imperfection des



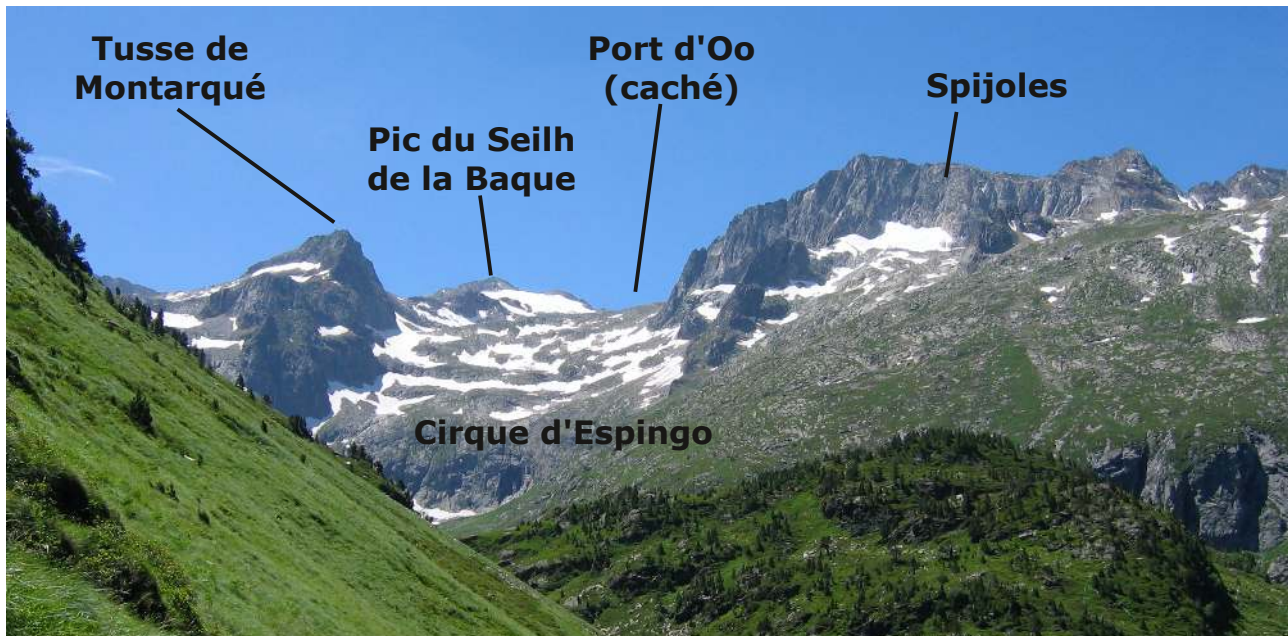
Ramonda myconi

procédés employés dans les Pyrénées ». L'itinéraire est jalonné de cairns, dont Ramond pense qu'ils ont été édifiés par des contrebandiers. Il s'étonne que son guide en ait besoin pour se repérer, alors qu'il est censé connaître la région comme sa poche. Alors qu'ils arrivent au lac glacé du port d'Oo, « l'ouragan » qui menaçait depuis le matin les oblige à s'abriter sous un rocher.

Ramond laisse aller son imagination : « Que ne peut-on être, sur ces monts, témoins des brumes et des ouragans de décembre ; construire (...) une demeure solide, chaude, bien approvisionnée » (ce souhait ne sera exaucé qu'à la fin du XX^e siècle, avec l'édification du refuge Jean Arlaud). Il ne manque pas d'observer les grands cristaux de feldspath, typiques du granit d'Espingo.

Les trois hommes débouchent sur la crête frontière, au port d'Oo, où le guide local perd la ligne de cairns. Simon descend alors au jugé dans les rochers, mais doit remonter, effrayé dit-il par la pente du névé. Ramond se fend d'un commentaire sur « les habitants de ces montagnes, moins familiarisés que ceux des Alpes, avec les neiges et les glaces ». Le passage est finalement trouvé, non sans « plusieurs vains essais ». Dans la descente du val d'Estos, ils essuient un « terrible » orage, sans trouver d'abri. Après quatorze heures de marche, ils arrivent à Benasque, où ils apprécient l'hospitalité d'un « bon marchand ». « Servis par la maîtresse de la maison, et ses filles, nous célébrâmes de ces saturnales, où n'assiste guère que le voyageur à pied ».

18 août : Benasque – Luchon. Ramond et ses guides remontent le long de l'Esera, « dans une vallée fort triste et fort nue ». Ils passent à proximité des Bains de Benasque, « une misérable cabane » que seuls fréquentent les paysans du cru. On imagine bien que ce thermalisme-là ne serait pas du goût du cardinal de Rohan. Brève halte à l'Hospice de Benasque, simple bâtisse de pierres sèches, un vrai palais des courants d'air. Nos



hommes suivent le sentier muletier taillé dans le calcaire de la Peña Blanca. Ramond découvre alors la Maladeta. « La situation, le volume, la hauteur, les glaces de ce mont, me firent, dès-lors, une trop vive impression, pour que je ne songeasse point à vérifier bientôt quels titres il avoit à la réputation d'inaccessible ».

Mais, comme la veille, l'orage menace. Ramond et ses guides franchissent la brèche ventée du port de Vénasque et descendent à Luchon. Le passage à la bergerie de l'Hospice de France lui donne l'occasion de critiquer, une fois encore, les fromages pyrénéens. En la matière, il n'y a que les Suisses qui vaillent. En Angleterre, un seul fromage est « bien fait », et la France n'est guère mieux lotie : « La paresse des bergers (...) réduira longtemps le produit de ses pâturages les plus précieux, à des concrétions putrides, infectes, malsaines... ».

19-21 août : Luchon – Artiga de Lin. Louis et son fidèle Simon, accompagnés d'un chasseur d'isard, partent de grand matin, dans l'espoir d'atteindre les glaces de la Maladeta, assez tôt pour « regagner quelque gîte » avant la nuit. La pluie les oblige à s'abriter à l'Hospice de France, où ils passeront deux nuits inconfortables, entre un grenier inondé et un rez-de-chaussée en terre battue. À l'aube du 21, le ciel se dégage. Ramond convainc ses compagnons de repartir.

À ce point du récit, il donne son point de vue sur les motivations du montagnard : « Quiconque n'a point pratiqué les montagnes du premier ordre, se formera difficilement une juste idée de ce qui dédommage des fatigues que l'on y éprouve, et des dangers que l'on y court. Il se figurera encore moins que ces fatigues même n'y sont pas sans plaisirs, et que ces dangers ont des charmes ; et il ne pourra s'expliquer l'attrait qui y ramène sans cesse celui qui les connoît, s'il ne se rappelle que l'homme, par sa nature, aime à vaincre les obs-

tacles ; que son caractère le porte à chercher des périls, et surtout des aventures (...) ». Tout est dit : Ramond ne parcourt pas seulement les montagnes pour en rapporter des observations scientifiques, c'est aussi un précurseur de l'alpinisme moderne.

Le port de Vénasque franchi, Ramond parvient au Plan des Etangs. D'après sa description, on peut penser qu'il monte au col de Paderne, puis redescend dans un ravin creusé « entre la roche primitive de la montagne et son enveloppe calcaire ».



Lac glacé du port d'Oo, vu des Spijoles, été 1988

Dans la montée vers le glacier, le chasseur d'isard s'arrête, « fort incommodé des vertiges et des maux de cœur que l'air des montagnes occasionne... ». Le front glaciaire est une « épaisse et vaste calotte (...), traversée de grandes crevasses ». Louis et Simon pénètrent dans l'une d'elles, haute de quarante pieds, où ils peuvent observer toutes les couches de glace. Simon réalise alors qu'il a laissé ses crampons à son camarade ! Ramond continue donc seul, remonte trois glaciers (*sic*), grimpe des rochers « effrayants ». Il pense être à peu de distance du sommet, mais la nébulosité l'empêche de se repérer. Est-il parvenu au col de la Rimaye ?

La descente s'effectue en ramasse, « avec une extrême vitesse ». Ramond perd l'équilibre sous les yeux de Simon, mais se redresse in extremis sur son bâton. Les trois hommes, à nouveaux réunis, franchissent la crête des Portillons. Ils découvrent, à l'est du pic Maudit, une haute montagne entièrement couverte de neige – à l'évidence le pic d'Aneto, qui n'a encore ni nom ni cote d'altitude, et ne sera gravi qu'en 1842. Les voici maintenant au bord d'un « bassin ovale, creusé à plus de 80 pieds de profondeur, dans une masse vive de rocher calcaire », que Ramond identifie comme le début du cours souterrain de la Garonne avant de rejaillir dans le val d'Aran. C'est le Forau dels Aigualluts, qui s'est longtemps appelé Trou du Toro.

Ils remontent le vallon de l'Escaleta jusqu'au col des Aranais. La descente est rendue périlleuse par le brouillard. Heureusement, le chasseur d'isard est à nouveau sur son terrain. « Sur la terre humectée et grasse, les faux-pas se multiplient ... ». À sa décharge, précisons que Ramond a cumulé, dans cette étape, au moins 2700 m de dénivellée positive. Ils passent près de la résurgence de la

Garonne (Uelhs de Jœu) et franchissent le seuil de l'ermitage d'Artiga de Lin, alors qu'éclate l'orage quotidien.

Le retour. Revenir à Luchon, par Es Bordes et le col du Portillon, fut une promenade de santé. Les deux jours suivants, Ramond fit « quelques courses, que les orages rendirent pénibles et peu fructueuses ». Le 24 août, Simon et lui sont de retour à Peyresourde. Dans la nuit et sous l'orage ils parviennent aux bords de la Neste, « déjà furieuse, trouvant gonflés tous les canaux qui s'y rendent, cherchant en vain le pont, et ne reconnaissant plus rien dans cette vaste étendue de prairies uniformes, et en partie noyées ». Ils finissent par trouver le pont, tremblant sous la force des eaux, et trouvent abri chez l'aimable jeune fille de Vielle-Louron.

Lors de son premier passage dans le Louron, le 16 août, Ramond a décrit les ports frontières, « dont le moins dangereux n'est pas sans péril ». « Celui de la Pez n'est accessible que pour les gens de pied ; celui de Clarbide a, pour eux-mêmes, des pas difficiles ». Il ajoute qu'il a visité ces deux ports « dans une autre occasion ». À quelle date situer ces deux courses ? Est-il revenu dans le Louron plus tard, à la fin de l'été 1787 ? Ou bien, comme le suggère Beraldi, est-il reparti de Vielle-Louron le 25 et le 26 août ? Quoi qu'il en soit, la montée au port de Clarabide était un vrai tour de force. L'actuel chemin de la gorge de Clarabide ne sera ouvert qu'en 1895. L'antique sentier, qui passait beaucoup plus bas dans la gorge, était pour le moins scabreux. Henry Russel, qui l'emprunta en 1874, accompagné par un chasseur d'isard de Genos, le commente ainsi : « Un montagnard de première force ne pourrait seul s'en tirer sans un excellent guide, même avec carte et boussole ».





Et voici ce qu'en dit Ramond : « Je m'y trouvai assailli par de violentes bourrasques du sud, entouré d'épais brouillards, et battu par la pluie, sur des neiges d'un effrayante inclinaison, imbibées d'eau, vernissées d'une épaisse couche de verglas ; et j'étois sans crampons ».

Il est difficile, en quelques citations, de rendre hommage au talent littéraire de Ramond. Il est l'aise dans tous les registres : la peinture inspirée de la nature sauvage, la description savante de l'environnement géologique, sans oublier toutes les (mes-)aventures qui pouvaient émailler une randonnée il y a 250 ans. C'était en outre un artiste graveur et dessinateur.

(La première photo est due à Thérèse Bourdaud, les autres sont de l'auteur.)

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Les Éditions des régionalismes – PRNG éditions ont réédité les ouvrages de Ramond consacrés aux Alpes et aux Pyrénées, dont les *Observations faites dans les Pyrénées*, ainsi que *La jeunesse de Ramond*, d'André Monglond (H. Lardanchet, Lyon, 1927).

La maison *MonHélios* (Oloron-Ste-Marie) a fort opportunément réédité la « Bible » d'Henri Beraldi : *Cent ans aux Pyrénées*, ainsi que les *Carnets pyrénéens*, rédigés par Ramond entre 1792 et 1795.

Signalons enfin le beau livre d'Elizabeth Baron-Lenormand : *Pyrénées 1780 – 1810 - Voyages à pied de Ramond de Carbonnières* (Privat, 2013), où sont reproduits de nombreux dessins et gravures extraits des Carnets.



Adeline Agut et François Meyer sont très heureux de vous annoncer la naissance de leur fille **Flore** le 7 février dernier ! En attendant de l'emmener se promener à Bleau (ce qui ne saurait tarder, dès qu'on aura le droit), la demoiselle est déjà prête pour partir à l'aventure comme en atteste la photo.



Céline Arzac et Samuel Ronayette sont non moins ravis de vous annoncer la naissance de **Lison**, le 2 mars 2021. Voilà une petite sœur pour Gabin, et une copine de Bleau pour Flore ! Peut-être un poil bagarreuse, attention.

